

ridicule; et d'ailleurs le rose ne vous sied pas.»

— « Le rose ne me sied pas!... à mon âge!... Est-ce vrai, monsieur? »

— « Quand on est jeune et jolie, tout sied également bien. Le rose a l'avantage de rajeunir. »

— « Eh bien, ma chère, je vous cède le rose, réplique malignement la soubrette. Moi je ne tiens pas à me rajeunir. »

Et voilà deux amies qui, de trois jours, ne se parleront pas.

Mais ce ne sont pas seulement les dames qui attachent une haute importance à leur toilette. Suivons chez Babin nos comédiens de société, et nous serons en peine de savoir dans quel sexe la nature a jeté le plus de prétentions. Là, on essaie vingt habits différents; mais aucun ne prend bien la taille, aucun n'a bonne grâce; le drap est trop gros; il est couvert de taches; la couleur en est terne, et n'aura pas d'effet au théâtre. Après avoir mis les magasins sens dessus dessous, et madame Babin au désespoir, on se décide enfin, sans trop penser à son rôle, pour le costume qui plaît et non pour celui qui convient. Il ne faut pas croire que ce soient les premiers sujets qui s'occupent le plus de cette grande affaire. L'acteur chargé d'apporter une lettre est précisément celui qui y met le plus d'importance, et plusieurs heures se passent

avant qu'il ait décidé s'il apportera sa lettre en livrée jaune, ou rouge, ou verte. On délibère moins long-temps pour mettre un pays en état de siège.

Enfin le grand jour arrive! Mais voici bien une autre tribulation!... l'amoureuse a la migraine, et on ne croit pas qu'elle puisse se lever.... L'oncle a une extinction de voix, et on craint qu'il ne puisse ni chanter ni même parler. — Malheureuse maîtresse de maison, que va-t-elle faire de tout ce monde, qui dès sept heures assiègera sa porte? — « Au moins, » s'écrie-t-elle dans son désespoir, « s'il était mort il y a trois jours, j'aurais eu le temps de le remplacer! » Dix fois dans la journée elle va chez la pauvre malade: vingt fois elle envoie chez le malheureux enrôlé: jamais on ne vit tendresse pareille, ni plus touchant intérêt: une mère, une amante, pâlisent devant elle en soins, en attentions, en dévouement. Mais, comme il y a un dieu pour les amants et les ivrognes, il y en a un aussi pour les comédiens; et quand l'heure du spectacle arrive, la migraine a disparu, l'enrouement a cessé.

Quelle foule dans ce salon! on se presse, on s'entasse: les plumes, les fleurs, les diamants forment un coup d'œil ravissant. Mais qui vois-je, bon Dieu! aux premiers rangs? des dévotes qui jamais n'ont mis le pied dans un théâtre! Elles

sont arrivées les premières, et elles ont pris place avant tout le monde. C'est qu'ici il n'y a pas de péché : les pièces, à la vérité, sont les mêmes qu'au théâtre ; mais les comédiens de société vont à la messe. D'ailleurs, comme me l'a dit une d'elles, on ne paie pas ici, et tout le mal est de payer pour soutenir ce que l'église combat. J'ai admiré, sans trop la comprendre, cette subtile distinction.

Mais chut ! chut !... on va commencer.... Pourquoi ce bruit dans la coulisse ? Hélas ! c'est que l'oncle se désespère.... Babin a oublié sa perruque, sa perruque blonde qui devait lui donner vingt ans de moins.... sa perruque, vrai chef-d'œuvre de Michalon. Comment faire ? on commence à s'impatienter dans la salle où la chaleur est accablante : par malheur, le perruquier du coin n'a que des faux toupets. Enfin on aperçoit dans la salle un vieux monsieur dont la chevelure blonde et frisée paraît plutôt l'œuvre d'un perruquier que de la nature. On l'appelle ; et, bon gré mal gré, il est obligé de prêter sa perruque, quoiqu'il soutienne que ce sont ses cheveux. Pour le consoler, on lui met un bonnet de coton, et on lui permet de rester dans la coulisse et de ne rien voir.

Enfin le rideau se lève, et la pièce commence.

Au milieu de la seconde scène, la femme d'un ministre arrive, et il faut que tout le monde se

dérange pour la laisser parvenir à la place qu'on lui garde sur le devant. Cette interruption trouble l'actrice qui était en scène.... Elle cherche en vain à se remettre : sa mémoire s'égaré ; sa voix s'altère : elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne dit plus rien, et elle tombe évanouie dans les bras de son interlocuteur, qui lui-même ne sait plus où il en est.... Il faut baisser la toile. — Après une demi-heure pendant laquelle on fait respirer à l'infortunée, qui pâlit sous son rouge, des sels de toute espèce, on recommence le vaudeville. Cette fois tout va bien ; et les spectateurs, que glaçait d'abord la chaleur de la salle, finissent par s'échauffer, et paient en bravos le talent des acteurs. Le grand air de la maîtresse du logis a obtenu trois salves d'applaudissements, et la grâce et l'intelligence que son fils déploie en apportant la lettre, enlèvent tous les suffrages. La toile tombe au milieu de l'enthousiasme universel : mais la femme du souffleur se promet bien de faire une scène à son mari, qui lui a fait manquer la sienne, en la soufflant mal à propos.

Le second vaudeville a encore plus de succès que le premier. Mais au dénouement, au moment de la reconnaissance, dans l'instant le plus pathétique, quand les deux époux se jettent dans les bras l'un de l'autre, voilà que la moustache

postiche du mari s'accroche dans le bonnet de sa femme. Il s'en aperçoit, et, la pressant plus tendrement dans ses bras, il lui dit tout bas.... Ne me quittez pas.... vous emportez ma moustache. — Mais la jeune actrice, dont la position embarrassante commence à exciter le rire, s'efforce de s'arracher des bras de son trop tendre époux, qui, de son côté, s'obstine à la retenir, et fait d'inutiles essais pour dégager sa moustache. Enfin il faut bien se quitter, et la malheureuse moustache reste suspendue aux barbes du bonnet. Alors un rire général part de la salle, et gagne le théâtre : spectateurs et acteurs, comparses, machinistes et valets, tout le monde rit aux éclats, et la toile tombe au milieu de l'hilarité générale, comme on dit à la chambre des députés.

A la comédie sur le théâtre succède la comédie dans la salle. Il n'est pas de compliments, pas d'éloges, pas de flatteries, qu'on ne jette à la tête des acteurs, qui finissent par en être embarrassés. On n'entend plus que ces mots : *Comme un ange!*.. C'est le terme convenu, la formule obligée. *Comme un ange!*.. se dit et se répète à tous sans distinction... *Comme un ange!*.. subit tous les tons et toutes les inflexions de l'accent laudatif, et il n'est pas jusqu'au souffleur qui ne reçoive aussi son *Comme un ange!*

Et bien, de ces ennuis, de ces tourments, de

ces contraintes, de ces intrigues, de ces querelles, de ces accidents, de ces désespoirs, se compose un des plaisirs les plus vrais et les plus amusants, celui de jouer la comédie.

Il ne faut pas croire que le tableau que je viens d'ébaucher, d'après ce que j'ai vu souvent, soit l'image fidèle de tous les théâtres de société. Dans plusieurs salons du faubourg Saint-Germain, on jouait la comédie, le vaudeville, et même l'opéra comique, avec un ensemble qui eût fait envie à des comédiens de profession. Les maîtresses de maison prenaient à elles seules toute la peine; mais le plaisir des autres la leur faisait oublier.

Après avoir peint la tragédie dans un grenier, le vaudeville dans un salon, il me reste à vous parler de la comédie dans un château. Là, ce ne sont plus des planches mal jointes qui crient sous les pas des acteurs; les coulisses ne se composent plus des débris d'un paravent, dont les feuilles trop rapprochées ne permettent d'entrer en scène qu'en marchant de biais : la rampe n'est plus un cordon de bougies dont la flamme peut incendier la robe d'une actrice, ou brûler la manche du souffleur. Là, c'est un vrai théâtre avec ses décorations peintes par Cicéri; son parquet légèrement incliné et recouvert d'un tapis, et sa rampe de quinquets qu'on élève et qu'on baisse à volonté, pour faire le jour ou la nuit.

Là, les spectateurs ont des loges élégantes, et les bancs de l'orchestre et du parterre, élevés en gradins, permettent aux dames d'étaler dans leur coiffure tout le luxe des plumes et des fleurs. Là, ce n'est point un maigre piano, que souvent n'entend pas l'acteur qu'il accompagne; c'est un orchestre complet, que dirige un de nos meilleurs violons, et qui fait honte aux symphonistes du Théâtre-Français.

Mais ce n'est là qu'un des moindres avantages de la comédie à la campagne sur la comédie à Paris. Quinze jours avant l'époque fixée pour la représentation, la dame du château rassemble les sujets épars qui composent la troupe qu'elle a formée elle-même avec soin. On se connaît à peine en arrivant, et souvent il suffit d'une répétition pour établir entre tous les nouveaux camarades cette bienveillance, cette union, et même cette familiarité, dont l'aimable abandon fait le charme de la vie de château. On n'est plus étranger l'un à l'autre, et l'intérêt commun fait aussitôt disparaître toutes les distinctions sociales. On dirait une république de gens heureux; et c'est par une grâce charmante, par mille attentions délicates, par les prévenances les plus aimables que la châtelaine établit son doux despotisme, sans qu'aucun murmure proteste contre la légitimité de son pouvoir. Les répétitions ne causent là ni gêne, ni ennui. On n'a pas d'autre

affaire, et cette affaire est un plaisir de plus au milieu des autres plaisirs. J'en appelle ici à tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de faire partie des aimables et brillantes réunions de Lormois, du Marais, et de Luciennes. Je ne doute pas que ces jours de fête ne soient au nombre de leurs plus doux souvenirs, et qu'ils ne trouvent place au milieu de tous leurs regrets du passé.

On ne se renfermait pas là dans les étroites proportions d'un vaudeville; c'était la vraie, la bonne comédie de Molière, dont nous tentions d'atteindre la hauteur. C'était déjà une jouissance réelle d'enrichir sa mémoire de ces beaux vers qui seront à jamais les plus nobles enseignements de la raison, et les plus sublimes inspirations du génie. La force de ces chefs-d'œuvre soutenait notre faiblesse; et l'admiration qu'excitait le poète, suppléait au talent qui manquait à l'acteur. *Le Misanthrope, les Femmes savantes, le Tartufe!* voilà les ouvrages que nous osions jouer devant des spectateurs blasés sur tous les talents dramatiques de nos jours: l'effet que nous parvenions à produire était comme un nouvel hommage au génie de Molière, et ce n'était peut-être qu'à l'admiration qu'il inspirait que nous devions les suffrages qu'on donnait à nos efforts.

Souvent alors une princesse, dont le nom sera

grand dans l'histoire, venait, par sa présence, ajouter à nos plaisirs; l'intérêt qu'elle semblait y prendre ne prouvait pas moins son goût pour les arts que sa bienveillance pour nous, et la grâce de son esprit était d'accord avec la bonté de son cœur, pour dire à chacun le mot qui devait lui plaire. Ce n'est plus, hélas! à des jeux de théâtre qu'elle assiste aujourd'hui! Quand je la voyais au milieu de nous, si heureuse et si gaie, j'étais loin de penser que cette jeune et faible femme dût bientôt, comme Marguerite d'Anjou et Marie-Thérèse d'Autriche, étonner le monde par l'énergie de son courage et l'héroïsme de son dévouement.

ED. MENNECHET.



UNE
SCÈNE DE MAGNÉTISME.



This only is the witch craft I have us'd.
SHAKSPEARE.

Monsieur l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* veut bien me demander un nouvel article; c'est fort obligeant, sans doute: mais il exige absolument que j'y parle du magnétisme; c'est fort embarrassant.

D'abord, il n'est pas du tout agréable de passer dans le monde pour s'occuper de magnétisme. Beaucoup de vos meilleurs amis vous considèrent